Les Windsor à la fête. De gauche à droite: Harry, Kate, William, Philip, Eugenia, Camilla, Elisabeth, Charles, Sophie...

Dans leur rôle de composition, les Windsor proposent le spectacle le plus populaire d'Angleterre. Album souvenir

Par Agnès Villette. Photos, Jean-Claude Figenwald

La monarchie sert de papier peint à la vie des Anglais qui utilisent les grands événements de la famille royale comme un pense-bête

Clones du Duc et de la Duchesse d'Edimbourg

Une semaine après l'événement, la reine d'Angleterre se trimballait à Newmarket. Non pour des courses hippiques, mais pour inaugurer un hôpital de jour. Camilla plantait un arbre dans un jardin public et le duc de Gloucester dévoilait une plaque dans un village du Dorset. Difficile de concevoir que sept jours plus tôt, 70 % des Britanniques ne mirent pas le nez dehors de toute la matinée, que deux milliards de spectateurs dans le monde étaient arrimés à leur télévision, que des Américains ou des Australiens, dopés par leur appartenance au Commonwealth, franchissaient les océans pour grossir un bain de foule de quelque deux millions de badauds dans la capitale anglaise. Enfin, les timides velléités républicaines en écho aux célébrations étaient ridiculisées par des sondages jamais égalés en faveur de la monarchie.

Une hystérie collective et mondiale s'était emparée du mariage princier et le charme du conte de fées opérait sur une population avide de spectacle. Un charme particulier exercé par les Windsor. Dans cette monarchie constitutionnelle, les rois et les princes compensent leur absence de réels pouvoirs par les projections fantasmagoriques qu'ils suscitent. Sur un mode nostalgique, leur présence autorise encore de s'adonner à des raouts qui rappellent les grandeurs passées de l'Empire. La présence pérenne d'Elisabeth II, dont on fêtera l'année prochaine le Jubilé de diamant, assure aussi un sentiment de continuité. À l'instar des soap operas de la BBC qui s'étalent sur plusieurs décennies, la monarchie anglaise sert de papier peint à la vie des Anglais qui utilisent les grands événements de la famille royale comme un pense-bête. Sans oublier l'inventivité sans faille des Windsor qui, depuis les années 1980, divertissent leurs sujets en jouant les aléas de la comédie humaine sur tous les répertoires. Enfin, dans une nation ►

Camilla, la marâtre, et les cousines

renommée pour sa réserve et sa froideur, ils servent utilement de cataliseurs aux Britanniques qui peuvent vibrer à l'unisson, dans la jubilation ou le désespoir. Plus pragmatique, au lendemain de la cérémonie, le maire de Londres concluait que le mariage avait été une excellente répétition, grandeur nature, pour les JO de 2012.

À l'image de divinités supérieures et pourtant accessibles par leurs failles, les Windsor s'affichent ponctuellement aux balcons de Buckingham Palace, exhibant une famille dysfonctionnelle, sur laquelle les Britanniques projettent leur adulation ou leur détestation mais rarement leur indifférence. Un effet miroir où chacun, en définitive, se retrouve — la reine conserve presque unanimement la considération des common people, une aura de respectabilité qui s'explique par la distance condescendante qu'elle garde envers ses sujets. Son mari, le Prince Philip, à l'inverse, endosse malgré lui le rôle du bouffon, attisant la risée populaire pour ses faux pas, révélant tout haut ce que l'aristocratie pense tout bas. Quand le budget de la reine fut révisé à la baisse, Philip concéda qu'il arrêterait de jouer au polo. Rencontrant un dictateur paraguayen, il se félicita de visiter un pays qui n'était pas gouverné par son peuple. Plus habile que son père, Charles, héritier du trône, a regagné avec le temps sa popularité. Son mariage avec Camilla, son amour de jeunesse, a permis de symboliquement clôturer l'ère Diana. On pardonne toutefois moins à ce snob invétéré ses prises de position sur l'architecture et ses amitiés avec les potentats du Moyen-Orient. Mais son accession future au trône fonctionne comme un viatique, elle oblige les Anglais à ne pas le détester totalement. Pour sa part, et puisqu'il en faut une, comme dans tout conte de fées, Camilla joue le rôle de la marâtre. Si son physique lui garantit le rôle, elle est suffisamment ►

L'attachement complexe que les Britanniques portent à la famille royale est un ciment identitaire dans une société fractionnée

Promiscuité de classe sur les bords de la Tamise

intelligente pour se faire oublier. Le rôle de femme en perdition revient d'ailleurs pleinement à Fergie, ex-épouse d'Andrew, ses publicités pour Weigh Watchers, ses dettes légendaires et ses problèmes psychologiques concentrent utilement toutes les dérives caricaturales de la gentry. Elle n'était pas invitée au mariage. William, le jeune marié, demeure le bon fils, le seul à avoir jamais obtenu un diplôme universitaire, attachant, poli, modeste mais finalement ennuyeux. Son cadet Harry, en revanche, a trouvé grâce auprès des Anglais avec ses incartades et son humour douteux. Bon vivant et chien fou, il incarne à visage humain un aristocrate de son temps, festif et peu guindé. La fleur du bouquet, Kate Middleton, personnifie ce que les Anglais nomment "the girt next door". La roturière qui a réussi à attraper le cœur du prince n'était qu'une bachelière au milieu de centaines d'autres qui ont précipité leur inscription à l'université de St Andrew lorsqu'il fut annoncé que William y ferait ses études. Au balcon de Buckingham, elle confirme que les contes de fées existent vraiment. Sa fraîcheur renouvelle l'image empesée et ridicule d'une famille royale qui se perpétuait de manière incestueuse. Pour la première fois, une commoner pourrait devenir reine, ce qui explique l'engouement populaire pour l'union de ce couple moderne qui témoigne de l'évolution radicale de l'institution monarchique.

L'attachement complexe que les Britanniques portent à la famille royale est d'ailleurs devenu, ces dernières années, un ciment identitaire dans une société fractionnée aux valeurs disparates et parfois inconciliables. Mais n'oublions jamais que derrière le masque de l'anglitude surjouée, la famille royale cache admirablement ses racines allemandes, et que jusqu'en 1917, les Windsor s'appelaient les Saxe Cobourg Gotha.